Master Negative Storage Number

OCI00086.12

La méchanceté des filles

Epinal

[18--?]

Reel: 86 Title: 12

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI86.12

Control Number: AER-3286
OCLC Number : 31278019
Call Number : W PN970.F7 MECFx
Title : La méchanceté des filles : où se voient leurs ruses et finesses pour parvenir à leurs desseins.
Imprint : Epinal : Pellerin, [18--?]
Format : 34 p. ; 14 cm.
Subject : Girls Conduct of life Miscellanea.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/23/94
Camera Operator: AR

LA
MÉCHANCETÉ
DES FILLES.

LA

MÉCHANCETÉ

DES FILLES,

OU SE VOIENT

LEURS RUSES ET FINESSES

POUR PARVENIR A LEURS DESSEINS.

A ÉPINAL,

CHEZ PELLERIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

White PN 970-F9 MECFx

LA

MÉCHANCETÉ

DES FILLES.

MAY 20 1919

Il y eut jadis un grand différend au ciel, entre les déesses, au sujet de l'égalité des fleurs, dont chacune se donnait en propre celle qui lui plaisait et qui était plus conforme à son humeur.

Entr'autres Junon et Vénus se trouvèrent en grande contestation. Junon avait mis son affection au lis, et l'avait pris pour sa devise. Vénus aimait le myrte sur toutes autres fleurs, et y prenait son plus grand contentement.

Junon se délectait tellement en l'odeur suave des lis, qu'elle en faisait des bouquets qu'elle attachait du côté de son cœur, des guirlandes qu'elle portait sur ses cheveux, des bracelets pour présenter l'Amour à ses yeux, et des couches sur lesquelles elle reposait sa tête, se plaisant ainsi parmi les lis.

Vénus, de son côté, qui se délectait aux myrtes, en faisait des couronnes, dont elle s'environnait la tête, en faisait des présens aux faux amans, en remplissait des coussinets sur lesquels elle reposait sa tête et s'endormait.

Ainsi ces deux déesses se débattaient ensemble pour le prix de ces fleurs, le lis et le myrte. Junon, qui chérissait le lis, disait que cette fleur, à cause de sa blancheur et pureté, tenait plus du céleste que de la terre; à cause de cela, elle disait qu'elle lui était propre, et tenait de son naturel; et qu'étant déesse de la chasteté, elle aimait le lis, qui est le symbole de la pureté.

Vénus, au contraire, faisait grand état du myrte, comme fleur qui enflamme les cœurs, réchauffe les froideurs en fait d'amour, réjouit les mélancoliques, nourrit les flammes et les délices du mariage.

Junon préfère la virginité au mariage, disant qu'elle est d'autant plus excellente, qu'elle est ennemie de la corruption et de l'impureté, amie de la pureté et de la pudeur.

Vénus, plaidant sa cause, soutient que le mariage est plus noble que la virginité, en

ce qu'il entretient la durée du monde par la production des enfans; au contraire, la virginité en avance la fin, parce que, comme ennemie de la fécondité et de la génération, elle semble l'être de la prolongation du monde: davantage, le mariage cause des alliances qui entretiennent les royaumes, villes et familles. La virginité cause la stérilité, ruine les alliances, ôtant la durée des familles, et ne laisse après soi ni rejeton, ni fleur, ni fruit.

Néanmoins le différend de ces déesses ayant été jugé au conseil des dieux, tous votèrent en faveur de la virginité, et lui donnèrent la palme au-dessus et au préjudice du mariage, comme étant une vertu aimée de toutes vertus, qui rend l'esprit plus libre en ses fonctions; ce que ne fait pas le mariage, qui s'entretient dans les rêveries, chagrins et sollicitudes du ménage.

Les louanges de la virginité sont racontées par tous les siècles où cette vertu a toujours éclaté comme une perle précieuse, qui donne lustre et prix à la personne vierge et chaste. Ainsi les Romains portaient très-grand honneur aux vierges vestales consacrées à la déesse Vesta, avec vœu de virginité, pour

être plus capable d'entretenir et conserver le feu sacré ; et celle qui venait à l'enfreindre, était condamnée à finir sa vie entre quatre murailles.

Mais pour une centaine de filles qui gardent comme un précieux trésor leur virginité, il y en a mille autres aujourd'hui qui ne cherchent que les occasions de la perdre. Les causes de ce malheur sont, entr'autres, la trop grande liberté, l'oisiveté, la recherche des plaisirs, les compagnies, les mauvais et lascifs discours, la coquetterie, l'effronterie, le trop d'aise et le mépris des remontrances.

Leur Libertinage.

Premièrement, le libertinage est la cause de la perte des filles qui, dès leur première jeunesse, commencent à rechercher les plaisirs ; et, pour y parvenir plus aisément, elles s'émancipent, et ne veulent demeurer que le moins qu'elles peuvent sous la tutelle de leurs mères, ou de celles qui ont charge d'elles ; et, quelque soin qu'on y emploie, il est très-malaisé de retenir ces jeunes esprits volages, et d'empêcher qu'elles ne prennent l'essor de leur liberté.

Si vous pensez les tenir dans la maison

comme captives et prisonnières, si elles ne peuvent échapper, vous les voyez dessécher à vue d'œil, devenir maigres, les yeux grands et jaunes, le visage triste, morne; mélancoliques, dégoûtées, sans vouloir manger : et de plus, pour entretiens elles n'ont que des soupirs, des pleurs et des regrets de ne pas avoir la liberté d'aller chercher le contentement de leur cœur.

Mais comme elles ne manquent point de malice et d'industrie pour pouvoir jouir de quelques heures, soit pour sortir, parler à quelque garçon, ou aller en quelque compagnie, elles engagent les servantes, qui sont toujours recéleuses de leurs libertinage et débauche, et par promesses elles leur ferment la bouche pour ne pas dire à leurs mères qui reposent en leur lit, qu'elles sortent le soir doucement de la chambre où elles couchent, pour aller avec quelques garçons chanter, manger quelques friandises, comme fruits, pâtisseries, dragées, confitures et autres choses, sans oublier la servante, qui tiendra la porte de la chambre ouverte, pour y retourner après qu'elles ont joui de leurs passe-temps, jeux et cajoleries.

Le lendemain, elles dorment la grasse ma-

tinée ; et quoique leurs mères les fassent appeler, elles sont endormies, se plaignent de la tête, et, se levant très-tard afin de ne pas accompagner leurs mères à la messe, consomment la matinée à se peigner, friser et coiffer : s'il faut aller à l'église, ce sera au retour de leurs mères, desquelles la vue et la présence leur est importune : même au lieu de prier Dieu, elles passent leur temps à lire des romans ; ensuite, avec quelques compagnes, elles vont au rendez-vous chez un joueur de violon, danser et faire la collation. Étant revenues à la maison, si on leur demande d'où elles viennent, elles mentiront impunément, et diront qu'elles viennent du sermon et des vêpres.

Si leurs mères les mènent avec elles à la messe, aux vêpres et au sermon, elles font les dédaigneuses, les dolentes et les pensives, parce qu'elles ne sont où elles désirent, et elles n'osent arrêter leur vue sur ceux ou celles qu'elles voient, ni faire paraître qu'elles les connaissent ; et ainsi elles savent bien faire les dissimulées et les retenues.

Si elles sont en visite avec leurs mères en quelque lieu où elles ne se plaisent point, elles font les déplaisantes, s'ennuient, par-

lent peu, voudraient être hors de-là, comme n'étant pas en un lieu ni compagnie où elles désirent.

S'il arrive qu'avec permission de leurs parens, elles vont avec d'autres filles à la promenade, elles y passent les journées entières à danser, folâtrer, rire, et prendre leur plaisir. Elles ne se lassent point à ce jeu, et ne retournent à la maison que le plus tard qu'elles peuvent, afin que leurs mères ne les voient pas avec leurs collets chiffonnés et leurs cheveux épars.

D'ailleurs, le libertinage change tellement l'humeur des filles, que d'honnêtes qu'elles étaient sous les ailes de leurs mères, elles deviennent libertines, volages, lascives, et tellement peu soigneuses de leur pudeur et honneur, qu'elles prennent leur plus grand plaisir à se trouver aux compagnies joviales, parmi de jeunes débauchés; se laissent embrasser et cajoler, d'où il arrive souvent de grands malheurs; d'autant que cette humeur volage que les jeunes muguets reconnaissent en elles, les portent à rire d'elles: ce qu'ils recherchent. Les histoires ne manquent point d'exemples de ceci dans la *Genèse, chap.* 34.

L'Écriture sainte rapporte que plusieurs,

pour n'avoir pas eu assez de retenue dans les compagnies, et avoir trop aimé la liberté, furent cajolées, gagnées et violées par Sichem, fils d'Émor; et que les fils de Jacob, ne pouvant souffrir cette injure faite à eux en la personne de leur sœur Dina, prirent les armes, se saisirent d'Émor et de son fils Sichem, et mirent à mort tous les mâles de leur ville.

Au deuxième livre des *Rois, chap.* 3, on lit que Thamar, sœur d'Amnon et d'Absalon, fils de David, pour sa trop grande liberté et privauté envers Amnon, son frère, en vint jusqu'au point de lui accorder les dernières faveurs; et que ce malheureux, aussitôt qu'il eut commis cet inceste avec sa sœur, la prit en telle haine, qu'il la chassa, ce qu'Absalon ayant dissimulé quelque temps, et gardant en son cœur le déshonneur, l'injure et le mépris fait à sa sœur, enfin il prit occasion de s'en venger. Il fit donc préparer un splandide et magnifique festin, auquel il convia son frère Amnon; et, parmi les mets délicieux et les vases, il lui fit trancher la tête, pour avoir violé la pudicité de leur sœur Thamar.

Tite-Live, au livre 3e de sa *première Décade*, écrit que la fille de Virginius, par son beau

parler trop libre et lascif, causa un grand mal pour elle et pour son violateur; car ce Virginius, ayant reconnu qu'Agrippius Claudius, contre le droit que lui-même (selon le droit ancien) avait transféré parmi les lois des douze tables, disait de lui qu'il était serf, et avait fait cela pour lui ôter tous les moyens de conserver son honneur, car Agrippius, passionné de son amour, commit envers cette fille toutes les indignités possibles. Virginius, indigné de l'ancienne observation du droit violé en la personne de sa fille, estime que la chasteté de sa fille doit être préférée à elle-même : il prit le couteau d'un boucher et la tua, afin de venger, par la mort de cette vierge, l'injure de ce strupe.

Cela fait, encore tout souillé du sang de sa fille, il se rend parmi les soldats qui étaient au mont d'Agide de Rome, où, à cause de la guerre, s'étaient assemblées des légions qui, ayant abandonné leur chef, se rendirent, avec leur enseigne, au mont Aventin, à l'instant où le peuple de la ville, d'un consentement unanime, faisait mettre à mort la plupart des décemvirs, dont le premier était Agrippius Claudius. Tite-Live ajoute aussi que les autres, qui étaient dans les prisons,

se donnèrent eux-même la mort, après quoi la république, qui avait été ainsi troublée par la volupté d'un homme, en sorte que le peuple et toute l'armée l'avaient abandonné, revint dans son premier état.

Ulysse, roi d'Itaque, étant allé un jour en Épire, pour avoir quelque réponse de l'oracle, logea chez Titimma, qui le reçut avec tout l'honneur et la courtoisie possible. Cet hôte avait une fille nommée *Enipe*, qui se laissa aisément gagner par les charmantes paroles d'Ulysse, qui, par ce moyen, eut la fleur de sa virginité, dont elle eut un fils qui fut appelé *Eurial*, lequel étant devenu grand, Énipe, sa mère, l'envoya à l'île d'Itaque, lui ayant auparavant donné quelques signes par lesquels il pourrait être reconnu. Mais comme Ulysse était absent, Pénélope, sa femme, connaissant Eurial pas ces signes, d'autant qu'elle avait su ce qui s'était passé chez Énipe, il ne fut pas plutôt de retour, et sans même qu'il sût aucune chose de ceci, elle lui persuada de faire tuer Eurial, qui lui avait fait quelque mauvais acte. Ulysse, de son naturel prompt et colère, sans marchander, le tua de sa propre main. Mais quelque temps après, un de ses fils se blessa

avec une arête de tourterelle de mer, dont il mourut : voilà les malheurs que cause le libertinage des filles ; mais en voici d'autres :

Nicanor, au livre des poètes, était fils d'Alexandre, fils de Priam, berger en Ida, qui fut épris d'amour pour la fille de Ceptenèse, appelée *Océane*, d'autant que du premier abord elle y porta son cœur aussi volage que son humeur. Elle avait l'esprit des prophéties, prédisant les choses futures ; par la grande vivacité de son jugement, elle était fort estimée ; et s'étant abandonnée à Alexandre, il la tira de la maison de son père et l'emmena en Ida, sa résidence ordinaire, où il l'épousa, promettant de ne l'abandonner jamais, et qu'il la ferait honorer et respecter comme lui. Néanmoins, elle lui dit qu'il demeurerait bien quelque temps avec elle, tant qu'il l'aurait en affection ; mais qu'après il la mépriserait, la quitterait, et se retirerait en Europe ; comme il fit, étant épris des charmes d'une femme étrangère, nommée *Hélène*, il l'épousa. Et voilà comme sont payées les filles légères d'esprit, qui se laissent emporter au premier cajoleur. Elle fut enfin méprisée, moquée, abandonnée et scandalisée.

DAMAGED PAGE(S)

Leur Oisiveté.

L'oisiveté est aussi très-pernicieuse, principalement aux filles, qui, n'étant occupées, forgent en leur esprit mille fantaisies, s'entretiennent de diverses pensées, et s'arrêtant à celle qui leur plaît davantage, songent aux moyens d'en venir à bout; mais surtout lorsqu'elles sont en âge nubile, c'est alors qu'elles se laissent gagner aux pensées et au plaisir; et si elles ne sont pas assez tôt mariées à leur gré, il est souvent à craindre qu'elles ne prostituent leur chasteté au premier cajoleur.

Mais surtout pendant qu'elles demeurent ainsi oisives et sans exercice, à entretenir leurs pensées, cela donne sujet aux muguets de les fréquenter, les accoster, les entretenir de discours lascifs, pour les induire à quelque mauvais consentement. Ce n'est point sans exemple, l'histoire en fournit assez.

Aristochrist, dit Milletus et Apollonius Rhodius en l'exaction de Canne, aimait passionnément sa sœur Biblis; et, ne pouvant l'oublier, cette violence lui fit quitter la maison paternelle pour se retirer en un pays fort éloigné, où il fit bâtir une cité; mais auparavant que de partir, il prit si bien son

temps, qu'il trouva Biblis seule, oisive, passant son temps à entendre chanter un rossignol; et l'ayant ainsi en sa possession, il commit un inceste avec elle; pour cause de quoi il n'osait pas retourner vers son père. Ce que considérant Biblis, et que, pour l'amour il avait quitté son pays, de regret qu'elle en eut, elle attacha sa ceinture à un chêne, la lia à son cou et se pendit, comme il se voit par ces vers :

Mais connaissant le courage impieux
Qu'avait son frère, alors fit cris piteux,
Comme jadis les neuf sœurs d'Aonie,
Plaignant Orphée, enfant de Sichonie,
Au plaisant tour du fleuve Permessus :
Puis attacha sa ceinture au-dessus
D'un chêne; et la liant de sa main blanche,
De Milletus les belles filles à l'heure,
Par leur trop grande inconstance
Ont désiré sa blonde chevelure.

On dit aussi que de ses larmes sortit une fontaine, qui fut nommée de son nom *Biblis*.

Hégésippe, au premier livre des faits des Milésiens, remarque que Laodicée, vierge, passa son temps en oisiveté, et s'entretenant de pensées d'amour, comme font les filles oisives et sans occupations; et entr'autres

entretiens de l'affection qu'elle portait à Acamas, prince grec, qui ne lui donnait aucun repos, et même jusqu'à ce point, qu'elle mourait d'impatience de le voir avec elle : de sorte que quand Dioménie et Acamas se joignirent pour recouvrer Hélène, le brandon de Troie, la grande Laodicée déclara ce qu'elle avait de plus enflammé au cœur à Philobia, femme de Persée, et la pria que, par son entremise, elle pût jouir du salut de son amour, qui était Acamas, ou qu'autrement elle mettrait fin à son martyr d'amour, en se donnant la mort. Philobia, émue de pitié envers Laodicé, s'adressa à son mari Persée, et lui persuada de contracter amitié avec Acamas, et lui donner logis en sa maison; lequel promit de le faire, tant pour complaire à sa femme que pour soulager Laodicée, qui mourait de regret de ne pouvoir voir son désir accompli. Pour cet effet, il employa toutes sortes de complimens et de raisons pour persuader Acamas de venir en Dardanie, province dont Persée était gouverneur; ce qu'il fit, et vint loger au palais de Persée. Laodicée, le sachant, ne manqua pas aussi de s'y trouver comme à quelque fête, ayant en compagnie plusieurs jeunes

demoiselles de Troie. Persée, pour son contentement, fit préparer un magnifique festin où se trouvèrent Acamas et Laodicée; et après souper, il les fit coucher ensemble, lui disant qu'il pouvait coucher avec elle, puisqu'elle était une des concubines du roi de Dardanie; et ainsi Acamas donna trève à la langueur de Laodicée, qui assouvit l'ardente passion qu'elle avait pour lui; ce qui est un exemple du danger que cause l'oisiveté aux filles.

En voici un autre.

Euphorium écrit de Trébellus, fils de Télamon, qui devint si amoureux de la fille Apiatre en Lesbos, qu'il faisait tout son possible pour la gagner à son désir; mais il perdait sa peine et son temps, ne la pouvant entretenir au logis de ses parens; il ne s'arrêta point en sa poursuite, car étant un jour averti qu'Apiatre était allée, avec ses servantes, dans une des métairies de son père, se divertir et y passer quelques jours dans l'oisiveté, il ne manqua pas de s'y trouver aussi, et ayant trouvé le moyen d'y entrer, il voulut forcer cette fille à consentir à ce qu'il désirait; elle se défendit le plus qu'elle put,

pour conserver sa virginité; de sorte qu'avec tous ses efforts, ses paroles et ses promesses, il ne put rien avancer envers elle pour soulager sa peine, ce que voyant, il tourna l'excès de son amour en une haine mortelle, car il la prit et la jeta dans la mer, qui pour lors était orageuse, et elle mourut ainsi. D'autres disent qué pour sauver sa pudicité et se délivrer des importunités de Trébellus, elle-même se jeta dans la mer. Si Apiatre fut demeurée en la maison de son père, et n'eût point été en cette métairie pour y prendre ses plaisirs en oisiveté, ce malheur ne lui serait point arrivé. Mais les dieux ne pardonnèrent point à Trébellus; car, comme Achille menait un grand butin en Lesbos, Trébellus, assisté des habitans de l'île, voulant s'y opposer, marcha contre Achille, qui le blessa à la poitrine, dont il mourut aussitôt après. Achille néanmoins admira sa grande force, et au moment qu'il mourait, il lui demanda d'où il était: ayant su qu'il était fils de Télamon, et par conséquent son parent, il eut un regret incroyable de sa perte: pour perpétuer sa mémoire, il lui fit élever un magnifique tombeau, qui depuis fut toujours appelé Héroïque de Trébellus.

Encore un autre exemple de ceci.

On dit qu'Hercule conduisant son troupeau de bœufs d'Erythie au pays des Celtes, se trouva près de Bretanus, qui le reçut avec beaucoup d'honneur, et le pria de loger chez lui. Hercule, ne voulant point refuser, demeura quelque temps chez Bretanus, où cependant il trouva un moyen d'entretenir sa fille, nommée *Celtine*, jeune et belle, qui ne cherchait que les plaisirs. Ses entretiens allumèrent en elle un grand désir d'attirer Hercule à son amour; et pour l'obliger à cela, elle fit cacher ses bœufs, et ne voulut qu'ils lui fussent rendus, qu'auparavant il n'eût couché avec elle. Hercule avait grand désir de recouvrer ses bœufs, mais la beauté de la fille le tenait encore plus; de manière que les deux amans s'entre-donnèrent le contentement tel qu'ils désiraient. De cette fille Erythie, Hercule eut un enfant appelé *Celtus*, qui passe pour avoir donné son nom aux Celtes gaulois.

Leurs recherches des plaisirs.

La curieuse recherche des plaisirs est un autre sujet de la débauche des filles, qui ne pensent à autre chose qu'à se donner du con-

tentement, et qui ne se soucient ni du temps perdu, ni du scandale, ni des remontrances et menaces des parens, ni de la défense, pourvu qu'elles aient leurs plaisirs; quelque précaution qu'on y puisse apporter pour les détourner, elles sont si ingénieuses en malice, que rien ne les peut empêcher. Si elles ont des amis qui les aiment, elles savent le moyen de les trouver et de les voir, afin de leur découvrir leur flamme : si elles ne le peuvent faire chez eux, à l'église, ou en d'autres lieux, elles le font par lettres ou par poulets, et n'épargnent ni l'argent, ni les promesses à un laquais, à une servante, pour les faire tenir sûrement à leurs amis.

Faut-il avoir le passe-temps d'une comédie? elles auront mille affaires dans une ville pour y aller plus facilement, et aller prendre leurs places aux loges que leurs amis paient pour elles, et ensuite la collation; et s'il faut retourner tard, que leurs parens crient, en leur demandant où elles ont été, elles savent aussitôt mentir, disant : Mademoiselle, ma cousine, ma tante, ma marraine, ou quelqu'autre m'a fait entrer chez elle, et m'y a retenue long-temps, sans pouvoir m'excuser, et m'a menée avec elle en une visite, je n'ai

pas pu la refuser. Voilà les déguisemens de leurs plaisirs qu'elles donnent en paiement à leurs parens, et que ceux-ci prennent pour argent comptant.

L'histoire grecque remarque qu'un jeune garçon de Chaonie, de maison noble, qui aimait une fille, nommée *Antipe*, si passionément, qu'il la suivait partout pour avoir quelque place en son cœur ; et la fille, aussi amoureuse de lui qu'il l'était d'elle, ne demandait pas mieux que de se voir seule avec lui : cela ne pouvant être sans que ses parens, qu'elle appréhendait, ne le sussent, ils prirent une occasion propice pour exécuter leur intention. Ce fut au temps que les Chaoniens célébraient une fête publique, où tous les peuples des environs assistaient : les parens d'Antipe ne voulurent point manquer d'y assister, et la menèrent avec eux ; mais elle, qui avait parole du jeune homme de s'y trouver, alla avec lui dans une forêt pour jouir ensemble, et en cachette, de leur amour, ne croyant pas que personne les pût découvrir. Mais par malheur pour eux, il arriva que Cithieu, qui était fils du roi du pays, étant à la chasse, poursuivant un léopard, en sorte que, l'ayant miré, il lança un trait

pour le tuer; mais ayant manqué la bête, ce fut la fille qui reçut le trait en son corps: néanmoins Cithieu, croyant avoir atteint le léopard, s'avança avec son cheval; mais au lieu de le trouver, il aperçut le jeune homme que tenait sa main sur la plaie; ce que voyant, il en conçut un tel regret, qu'il en devint comme insensé, et il lui prit un tournoiement de tête, qui le fit tomber de dessus son cheval dans un lieu pierreux, où il mourut.

Plutarque, en ses narrations d'amour, dit qu'à Arthe, cité de Béotie, il y avait une fille d'une rare beauté, nommée *Aristoclée*, dont le père était Théophanes: cette fille, qui était voluptueuse, aimait les plaisirs, et allait souvent se baigner en une fontaine de Lépanie, nommée *Ercina*, où elle fut vue et considérée par Strato d'Orchemènes, et Calisthènes d'Aliarre. Strato d'Orchemènes, qui était riche, prit cette fille en si grande amitié, qu'à quelque prix que ce fût, il la voulait avoir; Calisthènes de même en voulait jouir; ce que sachant Théophanes, père de la fille, il se trouva fort empêché, car d'un côté il craignait Strato d'Orchemènes, comme puissant en noblesse et en richesse, et le plus

qualifié entre tous les Béotiens; et d'autre part, la fille témoignait avoir plus d'amour pour Calisthènes que pour Strato. Là-dessus, le premier voulut avoir l'avis de Théophanes sur ce qu'il avait à faire. Cependant Strato reconnaissait que les domestiques de la fille persuadaient au père de la lui donner plutôt qu'à Calisthènes; c'est pourquoi Théophanes résolut que sa fille inclinerait vers lequel elle voudrait aimer des deux, et qu'il lui en laisserait le choix. Celle-ci, ayant su sa volonté, dit ouvertement qu'elle ne voulait que Calisthènes; ce que sachant Strato, il en fut si irrité, que deux jours après il vint trouver Théophanes. Calisthènes, disant qu'il voulait entretenir l'ancienne amitié qui était entre eux, encore que quelques dieux jaloux de son bien le voulaient priver du mariage d'Aristoclée; il loue sa constance, et le convie au festin des noces. Strato fait assembler tous ses officiers, auxquels il commanda de se tenir cachés çà et là parmi toute la compagnie, jusqu'à ce que la fille descendît à la fontaine Chicesse, selon la coutume du pays, afin de faire les sacrifices qu'ils nommaient *Protéa*. La compagnie se levant, ceux qui étaient cachés se saisirent de la fille, ce que voyant,

Strato la tira à lui; et Calisthènes, comme il était raisonnable de le faire, la retirait vers soi; ses gens et les officiers cachés assistaient chacun en faveur de sa partie, en telle sorte que la fille ainsi tirée, fut déchirée, mise en pièces; ce que voyant, Calisthènes, il se retira secrètement, et on ne peut savoir s'il se tua, ou s'il se retira en Béotie: mais quant à Théophanes, il se mit le poignard dans le sein, et ainsi mourut sur le corps de sa fille.

Voilà à quelles extrémités de malheur conduisent les plaisirs des filles.

Leur penchant pour les mauvaises compagnies.

Les compagnies sont aussi très-pernicieuses, singulièrement aux filles, lorsqu'elles sont composées de personnes indolentes, imprudentes, et capables de perdre les jeunes gens qui les fréquentent: c'est là que les bonnes mœurs se dépravent et se corrompent, et que les plus modestes deviennent lascives; mais le malheur du siècle est tel, que la plupart d'elles n'aiment que ces compagnies-là; elles se dérobent pour y aller, et se plaisent à deviser avec les cajoleurs, et les femmes plus débordées en actions et en paroles

vilaines que les hommes mêmes, et à l'envi les unes des autres ; c'est à qui tiendra plus de mauvais discours pour entretenir les compagnies ; et les filles qui y vont, c'est pour en avoir le plaisir et le sujet d'en rire sans aucun souci ; et le mal est que c'est là où se font les maudites parties qui tendent à corrompre leur pudicité et à prostituer leur honneur ; et ainsi il ne faut pas s'étonner si l'on voit tant de filles plus libres en paroles que les femmes. Elles ont appris cette leçon dans les malheureuses compagnies d'école et académies de dissolution, d'impudicité et d'abomination.

Ce fut dans ces compagnies que se trouva la fille de Phocas, béotien, en la ville de Cuse ; car comme elle était bien avenante, elle se plaisait à danser devant tous les assistans : une trentaine des principaux jeunes hommes de Béotie l'entretenaient de cajoleries, de caresses et de mignardises, et tous désiraient l'avoir pour femme. Phocas, qui considérait le péril auquel sa fille était exposée parmi tant de jeunes gens, et craignant qu'on ne lui fît violence, ne la voulut promettre à aucun d'eux, et les remettait toujours à leur rendre réponse. Comme il le

pressait de ce faire, il répondit qu'il voulait consulter l'oracle Pythie d'Apollon, pour savoir lequel des trente il choisirait pour mari à sa fille. Tant de retardemens excitèrent un grand bruit, parmi lequel ils tuèrent Phocas.

La fille, voyant ce tumulte, s'enfuit à travers les champs; les trente jeunes hommes la suivirent; mais elle trouva certains paysans qui amassaient du blé, qui la cachèrent, de sorte que les poursuivans passèrent sans la trouver.

Voilà le profit qui se trouve à fréquenter les compagnies des gens débauchés.

De la lecture des livres impudiques.

La lecture des livres lascifs, comme sont les Muses folâtres, le Parnasse spiritique, le Moyen de parvenir, les Liaisons dangereuses, et autres livres méchans inventés pour ruiner la chasteté et la pudicité : néanmoins les volages et mondaines cherchent ces livres, les achètent et les lisent mieux que des catéchismes; non-seulement les lisent, mais de plus apprennent, par cette lecture, les paillardises et les artifices des amans, et la manière de faire l'amour, de corrompre une vierge, de la former à des discours impu-

diques, et entretenir des compagnies déshonnêtes.

Ce fut pourquoi l'empereur Auguste bannit Ovide, pour avoir dédié à la princesse sa fille son poème de l'*Art d'aimer*.

Leur Coquetterie.

La coquetterie cause aussi de grands maux aux filles, principalement à celles qui veulent paraître dans le monde, car à quelque prix que ce soit, il faut qu'elles soient coquettes: si les parens ne leur veulent donner, elles dérobent ce qu'elles peuvent attraper, emprunter, et font tout ce qu'elles peuvent pour se rendre coquettes; et si ces moyens leur manquent, l'ambition de paraître et de se faire aimer, les fait souvent résoudre à prendre de la main de leurs amans tout ce qu'ils veulent leur faire présent, comme bagues, joyaux, gants, mouchoirs, parfums et autres objets de toilette. En prenant ces objets de ces muguets, elles engagent leur honneur et leur pudeur, de quoi elles se soucient fort peu, pourvu que leur gloire se trouve assouvie, et qu'elles étalent ainsi leur coquetterie.

Elles n'ont d'autres pensées en l'âme, et elles aiment bien mieux ne manger que du

pain, pourvu que leur corps soit bien paré, leur visage bien lavé et leurs cheveux bien frisés, pour mieux s'attirer des adorateurs.

Leur Effronterie.

L'effronterie est très-condamnable en toutes personnes, mais surtout aux filles, qui doivent être plus modestes, retenues, et avoir toujours la bonté et la pudeur gravées dans leur cœur.

Mais il s'en voit aujourd'hui de si hardies, libertines et effrontées, qu'elles vomissent des paroles aussi libres et sales que les plus débordées; elles ne disent que des paroles lascives, qui ressentent la paillardise et la lubricité, jurent même le nom de Dieu! Si elles se trouvent offensées de quelqu'un, elles leur diront des injures et des vilenies, qui font rougir les plus débordés.

Le trop d'aise nuit, dit-on ordinairement; le trop d'aise fait regimber le cheval, et la personne trop grasse et trop aisée ne peut durer en sa peau; mais si cela est blâmable, c'est surtout aux filles, et il est aussi important de les mal nourrir que de les trop engraisser; c'est ce qui les rend revêches, désobéissantes et fainéantes. La plupart aiment

la bonne chère et les morceaux friands, ce qui les fait juger ne valoir beaucoup, pour ne pas dire rien du tout; et comme elles sont portées à la gourmandise, sans pouvoir s'en abstenir, souvent l'appât d'une collation ou d'un bon repas leur fait aimer le jeu d'amour pour contenter leur ventre.

Leur Gourmandise.

Ajoutons encore à cela, que celles qui sont adonnées au vin, sont bien plus aisées à débaucher. Aussi voit-on souvent ces abuseurs de filles qui, pour en jouir plus aisément, s'ils les connaissent passionnées au vin, les enivrent et les endorment à force de boire, et en font ce qu'ils veulent. Aussi le lait de Vénus et le ventre bien traité et soulé ne demandent que le jeu; car le ventre est près des parties génitales, pour dire que de cette proximité des membres se forme celle des vices.

Leur Perfidie et Trahison.

Et pour comble de tous maux, la malice de quelques filles a monté à tel excès, qu'elle a servi à trahir plusieurs personnes, villes et pays. En voici un exemple.

Pendant qu'Achille, à la tête de sa flotte, pillait et ravageait toutes les cités qui se trouvaient sur son chemin, arrivé a Lesbos, il s'empara non-seulement de toutes les richesses qui se trouvaient dans cette ville, mais bien plus, il en égorgea encore les malheureux habitans. Les Méthimiens, ayant appris cela, firent de suite tous les préparatifs nécessaires pour mettre leur ville en état de défense : ils se défendirent aussi si courageusement, qu'Achille désespérait de prendre la ville. Mais malheureusement la fille du roi de Méthime, nommée *Psychée*, l'ayant vu de dessus les murailles, en devint si amoureuse, que pour le porter à l'épouser, elle lui envoya sa nourrice, avec promesse de lui livrer la cité, s'il voulait l'épouser. Achille, très-joyeux, accepta son offre, mais avec intention de ne pas exécuter sa promesse. La cité lui ayant été livrée, comme elle le lui avait promis, il fit voir que la trahison lui était très-odieuse, car il commanda à ses soldats de la lapider.

En voici la description dans ces vers :

Là Achille, Hiceron,
Avec Héron, encore Héliton,
Et Luter frère fut assaillant,

Qui de Méthime était le plus vaillant.
O quels grands faits de Vénus la maligne?
Car comme lors Psychée bénigne,
Vit Achille beau, grand et corpulent,
Entre les Grecs de sa force excellent,
Levant les mains vers céleste empirée,
Soudain l'avait pour mari désiré.

Et peu après :

Mais cependant celle-là ce pensait
Que le fort Grec ceci point ne ferait,
Car il lui fit du mal sa part :
Fut des Grécois promptement lapidée,
Au lieu du lit d'Achille, fut enterrée.

Leurs Finesses pour attirer les Hommes.

Mais, pour continuer ce discours, il y en a qui sont si raffolées d'hommes, qu'elles emploient tout leur crédit, faveur, industrie et artifices, pour engager ceux à qui elles ont attaché leur amour; obligent, pour ce faire, ceux qui sont plus familiers de leurs mignons, leur promettant des montagnes d'or, pour leur servir de courriers, et, par leur entremise, entretiennent si bien leurs mignons par le récit des beautés, courtoisies et gentillesses de ceux dont elles leur parlent, de leurs discours ravissans et de

leurs voix charmantes, de la grande amitié qu'elles ont pour ceux qu'elles aiment. Si elles apprennent qu'une autre veuille leur enlever leur amant, elles lui font parler par des personnes indifférentes, qui vomissent contre lui un torrent d'injures, noircissent sa conduite, et disent enfin qu'il est un de ces hommes qui vivent avec des filles; sans foi, sans loyauté, perfides en leurs paroles, frauduleux en leurs promesses, et que, s'ils ont abusé de la crédulité des pauvres filles, ils s'en vantent partout, et même les scandalisent dans toutes les sociétés.

FIN.

OK
18-1919